



# Pseudo-autobiographie et roman historique comme instruments de réhabilitation de la mémoire d'un ancêtre : El Marqués de Santillana de Almudena de Arteaga

Gilles del Vecchio

## ► To cite this version:

Gilles del Vecchio. Pseudo-autobiographie et roman historique comme instruments de réhabilitation de la mémoire d'un ancêtre : El Marqués de Santillana de Almudena de Arteaga. Textes & Contextes, 2012, D'un début de siècle à l'autre – Les littératures du début des XXe et XXIe siècles dans leur rapport au siècle précédent, 7, <https://preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes/index.php?id=368>. halshs-00804965

**HAL Id: halshs-00804965**

**<https://shs.hal.science/halshs-00804965>**

Submitted on 26 Mar 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pseudo-autobiographie et roman historique comme instruments de réhabilitation de la mémoire d'un ancêtre : *El Marqués de Santillana* de Almudena de Arteaga

Gilles Del Vecchio

Maître de conférences, CELEC, Centre d'Etude sur les Littératures Etrangères et Comparées (EA 3069), Université Jean Monnet, Saint-Étienne / Faculté Arts Lettres Langues, 33 rue du 11 Novembre 42023 Saint-Étienne, gilles.del.vecchio [at] univ-st-etienne.fr

Almudena de Arteaga est la descendante directe du Marquis de Santillane et c'est à ce titre que son dernier roman historique constitue un support privilégié pour aborder la notion d'intimité. Le problème posé est celui de l'implication politique parfois ambiguë de López de Mendoza. Le projet d'Almudena de Arteaga serait donc de réhabiliter l'image de son ancêtre ou tout au moins de nuancer certains aspects de la biographie du poète. Ce roman historique démontre que, dans la plupart des cas, les événements s'imposent à l'homme. Le principe du manuscrit découvert permet le glissement vers l'autobiographie avec ce que cela implique de sincérité supposée. Enfin, les codes d'écriture de la chronique viennent parachever l'ensemble. Cette dernière stratégie permet d'établir un parallélisme entre la lignée royale et la lignée familiale. Le texte adopte ainsi des allures de chronique privée. Almudena de Arteaga rend un hommage vibrant à un ancêtre prestigieux.

Almudena de Arteaga es la descendiente directa del Marqués de Santillana lo cual convierte su última novela histórica en un documento privilegiado para abordar lo íntimo. El problema planteado es el de la implicación política a veces ambigua de López de Mendoza. La autora rehabilita la imagen de su antepasado matizando algunos aspectos de su biografía. Esta novela histórica demuestra que el marqués no tuvo elección frente a los acontecimientos. El principio del manuscrito descubierto permite derivar hacia la autobiografía con el grado de supuesta sinceridad que ello implica. En fin, los códigos relativos a la elaboración de una crónica completan el conjunto. Esta estrategia establece un paralelismo entre el linaje real y el linaje familiar. El texto se convierte pues en crónica privada. De este modo, Almudena de Arteaga brinda un homenaje estremecedor a un antepasado suyo.

Marquis de Santillane ; intime ; roman historique ; autobiographie ; chronique

Parmi les auteurs ayant fait du roman historique une spécialité, le cas d'Almudena de Arteaga retiendra notre attention. Son dernier roman, paru en 2009, porte le titre *El Marqués de Santillana*. Malgré ce titre qui renvoie à une personnalité masculine de premier plan dans la vie politique de son temps et dans le domaine des lettres, le roman accorde une place de choix aux femmes qui ont forgé la personnalité de López de Mendoza et qui ont visiblement guidé bon nombre de ses agissements : sa grand-mère doña Mencía qui lui inculque le goût de la lecture, sa mère Leonor qui préserve farouchement ses intérêts, son épouse Catherine qui lui donnera une descendance nourrie. Sont également mentionnées la reine Catherine de Lancastre et Mencía, fille du poète et destinataire du manuscrit découvert.

Le roman souligne l'implication de López de Mendoza dans la vie politique de son temps tout en apportant un regard nouveau sur les agissements du poète. Almudena de Arteaga, qui se trouve être la descendante directe du Marquis de Santillane, retrace dans ce roman les principales étapes de la vie de son ancêtre. La quatrième de couverture ne manque pas de

rappeler le caractère intrigant du Marquis : « Impliqué dans les nombreuses batailles pour le pouvoir, engagé d'une manière ou d'une autre dans les conflits opposant les royaumes de Castille et d'Aragon, acteur de toutes les conspirations de palais, manipulateur et intrigant pour les uns, courageux guerrier et fin styliste de la langue pour les autres [...] ». <sup>1</sup> (Arteaga 2009 : quatrième de couverture)

Le problème posé est donc celui de l'implication politique de López de Mendoza et de l'image du poète que nous a transmise l'Histoire. Les quelques lignes qui précèdent posent d'emblée la question de l'ambiguïté : « manipulateur », « intrigant », « courageux ». Le projet d'Almudena de Arteaga serait donc, je me propose de le démontrer, de réhabiliter l'image de son ancêtre ou tout au moins de nuancer certains aspects de la biographie du poète.

Il conviendra donc dans un premier temps de retracer les grandes étapes du règne de Jean II de Castille. La présentation parallèle de la biographie de López de Mendoza permettra de mesurer le degré d'implication du noble castillan ainsi que les changements de position dont il semble être coutumier. Nous analyserons par la suite comment Almudena de Arteaga s'applique à nuancer, voire à justifier, cette image. Un dernier mouvement nous conduira à une analyse davantage centrée sur le système narratologique du roman afin d'observer comment l'écriture du roman historique vient également se placer au service de cette campagne de réhabilitation menée par la descendante du Marquis.

## 1. Le reproche de l'ambiguïté

López de Mendoza (1398-1458) vécut essentiellement sous le règne de Jean II de Castille (1406-1454). Le cadre chronologique du règne de ce monarque correspond à peu de chose près aux bornes chronologiques de la vie de López de Mendoza.

### 1. 1. Un période particulièrement agitée

Trois aspects caractérisent le règne de ce monarque. Sa cour est considérée comme une cour de poètes, la noblesse castillane n'hésite pas à s'opposer à l'autorité du monarque, les conflits sont constants entre les couronnes de Castille et d'Aragon. López de Mendoza est acteur de premier plan dans chacun de ces domaines. Il fait partie des auteurs de renom de son époque, il adhère aux ligues nobiliaires par lesquelles les grands du royaume de Castille entendent préserver leurs intérêts, il est également impliqué dans les affrontements entre Castille et Aragon. Ces deux derniers aspects sont en réalité étroitement liés. C'est, en effet, pour provoquer la chute du favori de Jean II que López de Mendoza peut s'engager aux côtés des Aragonais. Il convient, afin d'apprécier les changements de position de López de Mendoza, de considérer le processus par lequel se mêlent inextricablement les intérêts des deux couronnes. Henri III meurt le 25 décembre 1406 et laisse comme héritier de la couronne un enfant de vingt-et-un mois. La reine Catherine et le frère du roi, Ferdinand, allaient assumer conjointement la régence. Ferdinand profite de son rôle de régent pour réactiver la campagne contre les Maures. Après un siège éprouvant, l'infant s'empare d'Antequera en septembre 1410. Alors même que Ferdinand participe au siège d'Antequera, le roi d'Aragon, Martin l'Humain, meurt sans descendance. Ferdinand détourne les quarante-huit millions de maravedis accordés par les Cortès de Valladolid en 1412 afin de couvrir les frais relatifs à la candidature de Ferdinand. Le *Compromiso de Caspe* reconnaît la légitimité de Ferdinand, si bien qu'en 1412, le régent de Castille accède au trône d'Aragon. La reine Catherine pensait que cette nouvelle situation libérerait Jean II de la tutelle de son oncle. En réalité, il n'en fut rien :

---

<sup>1</sup> « Involucrado en numerosas batallas por el poder, metido de una forma u otra en las disputas entre los reinos de Castilla y Aragón, presente en todas las conspiraciones palaciegas, manipulador e intrigante para unos, valiente guerrero y fino estilista del idioma para otros [...] ».

Si Catherine de Lancastre avait soutenu avec détermination l'accès de son beau-frère à la couronne d'Aragon dans le but de l'écarter du gouvernement de la Castille, la frustration de ses projets fut à son comble lorsque Ferdinand d'Aragon décida de nommer ses représentants pour assurer la régence avant de se rendre dans le royaume voisin.<sup>2</sup> (Porras Arboledas 2009 : 56)

Le régent de Castille est désormais roi d'Aragon. Par ailleurs, les infants d'Aragon sont les fils du roi d'Aragon et du régent de Castille. Bien que princes aragonais, les infants sont également de puissants seigneurs castillans et justifient de la sorte leur aspiration à gouverner la Castille. La menace est extrêmement sérieuse compte tenu de la puissance des infants. Alphonse V succède à son père à la tête du royaume d'Aragon en 1416 et Jean deviendra roi de Navarre puis Jean II d'Aragon à partir de 1458. Les descendantes de Ferdinand contribuent également à faire pencher le rapport de force en faveur des infants puisque Marie devient l'épouse de Jean II de Castille et que Leonor s'unit au roi Duarte de Portugal.

Le bilan politique de Jean II de Castille a souvent été apprécié avec une grande sévérité. On lui reproche essentiellement sa faiblesse et son manque d'implication dans les affaires du royaume : « En effet, la principale vertu du roi [...] consiste à se montrer appliqué et diligent dans l'administration et le gouvernement de son royaume [...] C'est de cette vertu que fut privé et dépourvu ce roi qui [...] jamais ne manifesta la volonté de s'impliquer ni de se consacrer au gouvernement du royaume [...] »<sup>3</sup> (Pérez de Guzmán 1954 : 119).

Il n'en demeure pas moins que la situation à laquelle il est tenu de faire face est d'une complexité sans égal. Les grandes familles qui concurrençaient la vieille noblesse avaient largement consolidé leur pouvoir. L'ensemble des rois de la dynastie Trastamare n'aura d'autre choix que de poursuivre la politique des *mercedes enriqueñas* afin de canaliser l'influence de ce groupe puissant.

Au cours de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, cette nouvelle noblesse accéda au pouvoir à la faveur des troubles. En prenant le parti d'Henri de Trastamare contre son frère, le roi Pierre I<sup>er</sup>, la nouvelle noblesse castillane reçut du nouveau monarque, Henri II, de multiples dons et privilèges – les *mercedes* – accordés à la suite de la victoire de 1369 [...] Au cours des trente années suivantes, une vingtaine de familles parvinrent à se créer, aux dépens du domaine royal, d'immenses « Etats » (*estados*), vastes possessions territoriales [...]. (Rucquoi 1993 : 272)

Or, la répartition de rentes, de domaines ou de titres ne faisait que renforcer le pouvoir et donc l'influence de ces familles. De sorte que les descendants d'Henri II ont toujours vu leur pouvoir limité par la force économique et militaire des grandes familles du royaume : « La haute noblesse est vraiment la base sociale et politique du régime, ce qui explique qu'elle deviendra l'arbitre de l'État [...]. C'est ce qui arrivera de 1379 à 1474, période de minorités incessantes, de régence et de favoris, au climat de guerre civile presque endémique ». (Gerbet 1992 : 268)

C'est en 1419, alors que Jean II est officiellement roi de Castille depuis 1406, que le roi assume en personne ses fonctions. Cependant, les années de régence avaient déjà permis aux Aragonais d'asseoir solidement leur pouvoir. Ferdinand avait nommé à la tête des postes clefs ses collaborateurs les plus fidèles, de sorte que l'administration du royaume était largement favorable aux infants. La perception que les grandes familles ont du roi est également particulière : « au commencement du XV<sup>e</sup> siècle cette "nouvelle noblesse" de service a déjà consolidé sa position et c'est à ce moment-là qu'elle tourne son animosité contre les

<sup>2</sup> « Si doña Catalina de Lancaster había apoyado decididamente el acceso a su cuñado a la corona de Aragón para apartarlo del gobierno de Castilla, sus deseos no pudieron verse más frustrados cuando Fernando de Aragón decidió nombrar sus lugartenientes en la regencia antes de pasar al reino vecino ».

<sup>3</sup> « Ca la principal virtud del rey, [...], es ser industrioso e diligente en la gouernacion e regimiento de su reyno [...]. De aquesta virtud fue ansi privado e menguado este rey, que [...] nunca [...] quiso entender nin trabajar en el regimiento del reino [...] ».

collaborateurs des rois qu'elle considère comme des arrivistes n'appartenant pas aux vieilles souches traditionnelles » (Beceiro Pita 1991 : 119-120).

Le roi est perçu comme la source d'un pouvoir qui peut leur être bénéfique et il convient, à ce titre, de rester à proximité de ce dernier afin de tirer profit de son influence et de ses faveurs. Ceci est à prendre au pied de la lettre comme le suggèrent les raptés dont le roi est victime. Détenir la personne du roi revient, en définitive, à détenir le pouvoir. Les principaux repères chronologiques qui suivent permettent de mesurer la complexité de la situation à laquelle doit faire face Jean II. Je m'appuie pour cela sur les travaux de Porras Arboledas et sur la *Crónica del Halconero*.

La régence prend fin en 1419. Le favori Álvaro de Luna se trouvait déjà aux côtés du monarque : « Alors que le roi Jean de Castille était âgé de trois ans, il fut nommé comme l'un de ses pages, poste qui lui permit de commencer à consolider sa place à la cour castillane et de gagner la confiance du roi »<sup>4</sup> (Arteaga 2009 : 404).

Le roi devra par la suite faire face à l'habileté manipulatrice de son favori qui, paradoxalement, est le seul capable de préserver l'autorité du roi face aux infants d'Aragon et à leurs partisans. En effet, Luna s'était fixé pour objectif la création d'un gouvernement monarchique dont il serait la clé : « Luna s'était employé à créer un appareil efficace de gouvernement centralisé – instrument indispensable de l'état moderne – et à consolider le pouvoir et le prestige du roi, en réduisant ceux des grands nobles »<sup>5</sup> (Deyermond 1988 : 179). Les aspirations des uns et des autres ainsi que le sentiment que la proximité du roi confère davantage de pouvoir et d'autorité conduisent aux événements de 1420. Le roi est littéralement enlevé alors qu'il dormait dans ses appartements. Le rédacteur de la *Crónica de Álvaro de Luna* souligne à cette occasion la relation étroite qui unit le roi à son favori : « Et ils pénétrèrent dans les appartements du roi, et le roi se trouvait encore au lit en train de dormir car l'heure était matinale, et Álvaro de Luna dormait dans les appartements royaux aux pieds du roi [...] »<sup>6</sup> (*Crónica de Álvaro de Luna* 1940 : 36-37).

L'ascension de Luna est véritablement fulgurante. Le favori obtient dès 1422 le titre de connétable de Castille. Luna n'hésite nullement à affaiblir toute source de résistance prétendant atténuer son influence. C'est ainsi que l'infant don Enrique est emprisonné en 1422, accusé de composer avec les musulmans. Peu de temps après la libération de l'infant en 1425, une ligue se met en place contre le favori. La ligue est dotée d'un pouvoir considérable puisqu'elle compte sur le soutien armé du royaume d'Aragon et même de Navarre étant donné que l'infant don Juan en est désormais le monarque. Cette supériorité militaire oblige Jean II à accepter une médiation connue comme la *Concordia de Valladolid* (1427) qui débouche sur le bannissement de Luna. Toutefois, le manque d'autorité du monarque ne faisait que déplacer le problème. Jean II recevait l'influence des infants d'Aragon, à tel point que les grands du royaume favorables au départ de Luna en arrivèrent à réclamer son retour.

L'essentiel de l'action de Luna réside dans l'affaiblissement des Aragonais. Don Enrique perd Alburquerque en 1432 et don Pedro est emprisonné. De 1432 à 1437, l'opposition nobiliaire ne se manifesta pratiquement pas. Cette période vit s'accroître le pouvoir de Luna. La politique de favoritisme à laquelle il se livra ne manqua pas d'attiser la rancœur de la noblesse dont un important secteur, dirigé par Pedro de Manrique, Fadrique Enríquez et Pedro de Stuñiga, se soulevait contre lui. Afin de préserver sa position, Luna procéda à une répression immédiate. L'emprisonnement de Pedro Manrique sert de détonateur à une nouvelle vague

<sup>4</sup> « Cuando el rey don Juan de castilla tenía tres años fue nombrado uno de sus pajes, puesto que le sirvió para comenzar a medrar en la corte castellana y para ganarse la confianza del rey ».

<sup>5</sup> « Luna se había esforzado por crear un aparato eficaz de gobierno central –instrumento imprescindible del estado moderno– y por aumentar la autoridad y el prestigio del rey, disminuyendo los de los grandes nobles ».

<sup>6</sup> « E llegaron a la cámara del Rey, e el Rey aún estaba en la cama, e dormía, ca era grand mañana, e dormía en la cámara real, a los pies del Rey, Álvaro de Luna [...] ».

d'agitation. Entre 1438 et 1439, les opposants de Luna reçoivent à nouveau l'appui des infants et s'emparent de Valladolid. Par le traité de Tordesillas, Jean II négocie avec les rebelles et l'accord de Castronuño condamne Luna à un second bannissement. Les terres de Luna sont attaquées. Jean II était finalement entre les mains des familles rebelles. Parmi les noms les plus impliqués dans les événements du moment, Lope Barrientos, évêque de Cuenca, le fils de Jean II, le comte d'Alba, le marquis de Villena, don Juan Pacheco, favori du prince, et bien sûr López de Mendoza.

Ce n'est qu'en 1445 que la menace des infants d'Aragon cesse de planer sur la Castille, après la bataille d'Olmedo. On observera que López de Mendoza, ennemi de Luna et donc membre de la ligue contre le favori, défend avec acharnement les intérêts de la Castille à Olmedo. C'est d'ailleurs à la suite de cette bataille que le poète se verra récompensé par le roi et recevra le titre prestigieux de marquis de Santillane. Toutefois, l'influence de Luna n'en était pas pour autant diminuée. Les excès commis par Álvaro de Luna amenèrent les nobles à réagir en créant une nouvelle ligue en 1449. López de Mendoza adhéra au projet : « Certains, comme le comte d'Albe et de Benavente emprisonné en 1448, ont subi des attaques directes ; d'autres encore, comme le Marquis de Santillane, ami du comte d'Albe, étaient personnellement liés à l'une ou l'autre des victimes de Luna »<sup>7</sup> (Round 1986 : 215).

C'est finalement un événement qui pourrait passer pour secondaire qui va provoquer la chute du favori : le second mariage du roi de Castille en 1447. Jean II, veuf de Marie d'Aragon, épouse en secondes nocces Isabelle de Portugal. La nouvelle reine voit d'un très mauvais œil la forte influence de Luna sur le roi. Elle sait profiter en 1450 du soulèvement de la ville de Tolède, écrasée par les impôts, pour mener campagne contre le favori. En 1453, la reine obtient de Jean II la signature de l'ordre de détention de Luna, et ce dernier fut publiquement exécuté à Valladolid le 3 juin 1453.

## 1. 2. Une vie fortement influencée par le contexte

Ce sont ces conflits permanents qui dessinent le contexte dans lequel López de Mendoza est amené à se frayer un chemin. L'histoire de la famille est d'ailleurs étroitement liée aux bouleversements politiques provoqués par l'établissement en Castille de la dynastie Trastamare. Pedro González de Mendoza avait activement participé au soutien d'Henri II et avait bénéficié des faveurs reconnaissantes du nouveau monarque. Le lignage des Mendoza fait donc partie des familles nouvellement enrichies et dont le pouvoir se consolida avec l'avènement de la dynastie Trastamare. Jean I avait attribué à Diego Hurtado de Mendoza la fonction de Majordome. Le père de Diego, Pedro González de Mendoza, avait constitué un majorat à Séville en 1385. Les alliances matrimoniales contribuèrent également à la consolidation de la puissance du lignage. L'union de Diego Hurtado avec Marie, fille naturelle d'Henri II, rapprocha considérablement Diego de la cour. Tout au long du règne d'Henri III, les Mendoza exercèrent leur autorité sur Guadalajara. Cependant, en 1400, Diego Hurtado de Mendoza dut quitter temporairement Guadalajara afin de prendre part aux expéditions méditerranéennes. Le Conseil de Guadalajara et le monarque lui-même tirèrent profit de cette absence afin de réduire l'influence des Mendoza. Le roi désigna un corregidor pour la ville de Guadalajara en lui laissant carte blanche pour répartir les différentes charges. Mendoza s'était vu retirer, alors qu'il accomplissait son devoir, ses fonctions à l'intérieur de la ville. Une fois de retour, Mendoza se chargea rapidement de rétablir son autorité sur Guadalajara. Cela signifie que la conservation des domaines seigneuriaux et le maintien des avantages acquis obligeaient le noble à une vigilance constante et le conduisaient souvent à affronter des familles rivales ou l'autorité monarchique elle-même. La tâche de López de

---

<sup>7</sup> « Some, like the Counts of Alba and Benavente, imprisoned in 1448, had suffered direct attack ; others, like alba's friend, the Marquis of Santillana, were bound by personal ties to one or other of Don Alvaro's victims ».

Mendoza dans ce domaine se compliqua davantage. En effet, la mort de Diego Hurtado de Mendoza ne manqua pas de mettre en péril les possessions. Mitre Fernández signale à ce sujet la ténacité des familles rivales : « Les difficultés relatives aux domaines de Diego Hurtado de Mendoza survenues à la mort de ce dernier [...] prouvent à quel point la noblesse castillane n'avait pas encore suffisamment consolidé les positions récemment acquises [...] »<sup>8</sup> (Mitre Fernández 1968 : 170).

Toutefois, le problème majeur pour les successeurs de Mendoza trouvait son origine dans sa double descendance :

Peu de temps après la mort de Juan Téllez, en 1387, Leonor de la Vega se mariait à nouveau et épousait cette fois Diego Hurtado de Mendoza. Il convient de rappeler que de son côté Diego Hurtado de Mendoza avait été Premier Majordome de Jean I de Castille et qu'il avait justement épousé en premières noces la fille du monarque, Marie de Castille.<sup>9</sup> (Pérez Bustamante 1977 : 99)

Aldonza de Mendoza, née du premier mariage de Diego Hurtado, fut reconnue héritière de Cogolludo ainsi que de toutes ses possessions et des droits que cela supposait. Leonor de la Vega entreprit des démarches énergiques qui lui permirent de préserver les domaines de son époux. En 1404, elle parvint à faire reconnaître comme seigneur de Buitrago son fils Íñigo López de Mendoza, futur marquis de Santillane : « Leonor de la Vega décéda le 14 août 1432, ce qui fit passer la seigneurie entre les mains de son fils aîné Íñigo López de Mendoza »<sup>10</sup> (Pérez Bustamante 1977 : 116).

Leonor de la Vega dut défendre avec énergie la propriété de son fils Íñigo. Les conflits ne cessèrent pas à la mort de cette dernière et López de Mendoza s'employa avec tout autant d'énergie à faire valoir ses droits. Il est vrai que l'étendue de ses domaines attisait les convoitises. Les territoires hérités recouvrent les provinces actuelles de Santander, Palencia et Burgos :

L'histoire de la seigneurie de la Vega, depuis sa constitution jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, permet d'observer la prééminence d'un lignage qui, enraciné depuis le XII<sup>e</sup> siècle grâce à la concentration de propriétés rurales [...] parvient à consolider sa position tout au long du XIII<sup>e</sup> siècle, place plusieurs de ses membres à la tête de l'administration territoriale de la région [...] au XIV<sup>e</sup> siècle et finit par atteindre le sommet de son expansion au XV<sup>e</sup> siècle.<sup>11</sup> (Pérez Bustamante 1978 : 74)

Si la famille doit son essor à la nouvelle dynastie, elle apprend également que rien n'est définitivement acquis et que le conflit avec le monarque est parfois nécessaire pour préserver ses possessions. Par ailleurs, la menace que constitue Álvaro de Luna, pousse López de Mendoza à être particulièrement vigilant. Il est clair que López de Mendoza établit une nette distinction entre le roi et le connétable. Être fidèle au roi de Castille n'implique pas sa soumission au bon vouloir et aux excès du Connétable. C'est donc la situation particulière du règne de Jean II qui explique les retournements apparents de López de Mendoza. Il considère comme son devoir de se soulever contre la menace de Luna. Or, comme Luna représente la

<sup>8</sup> « Los problemas suscitados a la desaparición de Diego Hurtado de Mendoza con sus señoríos, [...], son una muestra de cómo la nueva nobleza castellana no había adquirido aún la suficiente solidez en las posiciones recientemente adquiridas [...] ».

<sup>9</sup> « Poco tiempo después de la muerte de Juan Téllez, en el año 1387, volvía Leonor de la Vega a contraer matrimonio, esta vez con Diego Hurtado de Mendoza. Debemos recordar que a su vez Diego Hurtado de Mendoza había sido Mayordomo Mayor de Juan I de Castilla y precisamente estuvo casado en primeras nupcias con la hija del monarca, María de Castilla ».

<sup>10</sup> « Leonor de la Vega falleció el 14 de Agosto de 1432 pasando el señorío a su primogénito Íñigo López de Mendoza, [...] ».

<sup>11</sup> « La historia del señorío de la Vega, desde su inicio hasta el siglo XV, permite contemplar la preeminencia de un linaje que, hundiéndose sus raíces en el siglo XII, como consecuencia de la concentración de propiedades rústicas [...], consigue fortalecer su posición a lo largo del XIII; situar a varios de sus miembros [...] al frente de la administración territorial de la región [...] en el XIV y finalmente, en el XV, culminar el proceso de expansión ».

fonction royale, ses engagements semblent parfois ambigus. D'autant que s'opposer à Luna revient souvent à s'allier avec les infants d'Aragon.

Ces va-et-vient entre les deux couronnes trouvent une autre explication dans les événements historiques qui se sont imposés à López de Mendoza. En tant que *Copero mayor* de Ferdinand, il évolue à la cour de Castille pendant la régence. Or, nous l'avons vu, Ferdinand devient roi d'Aragon, et le jeune *Copero Mayor* qu'est Mendoza accompagne Ferdinand dans le royaume voisin : « Alors qu'il était âgé de seize ans [...], Íñigo López de Mendoza fit partie du cortège qui accompagna Ferdinand d'Antequera, [...] pour son couronnement en tant que roi d'Aragon. C'est probablement à cette date que remonte la position embarrassante avec laquelle dut composer le seigneur de Hita et de Buitrago »<sup>12</sup> (Mitre Fernández 2001 : 147).

De cette situation provient la part d'ambiguïté que l'on attribue volontiers à López de Mendoza. Dans la citation précédente, Emilio Mitre Fernández parle de « comprometida posición ». Les événements rappelés ci-dessus permettent de justifier, ou tout au moins d'expliquer, les revirements successifs de López de Mendoza. C'est cette même démarche qui guide constamment la plume d'Almudena de Arteaga dans son roman.

## 2. Une vision plus nuancée

### 2. 1. Les intérêts menacés de López de Mendoza

L'orientation retenue par Almudena de Arteaga lui permet de souligner avec insistance que les événements s'imposent à son ancêtre. Si López de Mendoza est amené à défendre ses domaines, c'est que ces derniers sont directement menacés :

À la mort de son frère don García (1403) et de son propre père (1404), don Íñigo López de Mendoza devint l'héritier du majorat et fut poursuivi par les attaques insidieuses de certains membres de sa famille qui lui disputaient ses possessions. Aldonza de Mendoza, fille du premier mariage de don Diego et épouse de don Fadrique de Castro, comte de Trastamare et duc d'Arjona, fut la première à entamer une procédure contre son demi-frère concernant la possession des domaines du Real de Manzanares. Parallèlement, un autre parent du côté maternel, Garci Fernández Manrique, qui allait devenir par la suite seigneur de Castañeda, également marié avec sa demi-sœur Aldonza Téllez, occupait des terres des Asturies de Santillana [...]. Son oncle du même nom, Íñigo López, frère de don Diego, prenait également possession à Guadalajara de quelques maisons appartenant à son neveu.<sup>13</sup> (Pérez Priego 2007 : 104)

Les ambitions des deux demi-sœurs d'Íñigo sur les domaines de ce dernier sont exploitées par la romancière. Ces menaces constantes et historiquement vérifiables sont à l'origine de la prise de position vigoureuse de don Íñigo. Le roman, structuré par la chronologie de la vie de López de Mendoza, introduit très rapidement la question. L'héritier des Mendoza y est présenté comme la victime de ces deux rivales cupides. L'image du noble intrigant en est ainsi considérablement atténuée. En revenant à plusieurs reprises sur ce sujet, Almudena de Arteaga transforme López de Mendoza en victime des intrigues qui voient le jour dès son plus

<sup>12</sup> « Con dieciséis años de edad, [...] Mendoza figuró en el séquito que acompañó en 1414 a don Fernando [...] para ser coronado rey de Aragón : de esa fecha podría arrancar la comprometida posición en la que hubo de desenvolverse el entonces señor de Hita y Buitrago, [...] ».

<sup>13</sup> « Muertos su hermano don García (1403) y su propio padre (1404), don Íñigo se vio heredero del mayorazgo y acosado por las insidias de familiares que le disputaban sus posesiones. Aldonza de Mendoza, hija del primer matrimonio de don Diego y casada con don Fadrique de Castro, conde de Trastámara y duque de Arjona, fue quien primero puso pleito a su hermanastro por la posesión del señorío del Real de Manzanares. Al tiempo, otro familiar por rama materna, Garci Fernández Manrique, que luego sería señor de Castañeda, casado con su también hermanastra Aldonza Téllez, ocupaba tierras de las Asturias de Santillana [...]. Su tío y homónimo Íñigo López, hermano de don Diego, se apoderaba también de algunas casas de Guadalajara, pertenecientes a su sobrino ».



jeune âge et dans son entourage le plus proche. Le processus de réhabilitation est donc d'ores et déjà entamé. C'est sans aucun ménagement que la demi-sœur Alfonsa s'adresse à Leonor :

Vous savez parfaitement, mais je vous le rappelle au cas où vous l'auriez oublié, que Juan Téllez de Castille, votre premier mari, est également mon père. À sa mort à Aljubarrota, c'est moi qui ai hérité. Vous ne pouvez pas me déposséder de ce qui me revient de droit, de ce qui m'appartient. Vous ne pouvez pas – cria-t-elle à sa mère [...] –, vous ne pouvez pas... Vous ne pouvez pas favoriser vos jeunes enfants en leur transmettant ce qui m'appartient. Ce sont des mal-élevés, des... Vous oubliez peut-être que je suis la petite-fille du roi Henri II de Castille et l'arrière-petite-fille d'Alphonse XI ? [...]. Je puis vous assurer que personne, pas même vous, ne va s'emparer de ce qui m'appartient ! Surtout pas eux !<sup>14</sup> (Arteaga 2009 : 44)

Le discours est largement empreint d'agressivité. Le mépris est perceptible derrière chaque mot. Mais ce qui fait la force d'un tel discours provient du rappel généalogique dont l'objectif est tout à la fois de légitimer les aspirations d'Alfonsa et de suggérer que ses menaces peuvent être lourdes de conséquences. Par le biais de cette généalogie habilement rappelée, Alfonsa impose un discours supposé faire autorité et effacer l'injustice dont elle considère être victime. La situation de Leonor vis-à-vis de son second époux est également une source d'inquiétudes supplémentaires : « Peu m'importe que vous preniez plus de bon temps avec votre nièce qu'avec votre propre épouse [...]. J'appréhende le jour où j'aurai à me rendre là-bas avec votre fils, car je suis persuadée que l'on nous considérera comme des étrangers »<sup>15</sup> (Arteaga 2009 : 59).

Le mauvais pressentiment de Leonor se concrétise peu de temps après. Ayant appris le décès de don Diego, elle se rend à Guadalajara et la réponse qu'elle obtient en frappant à la porte est révélatrice de la menace qui plane sur les intérêts de la veuve : « Ouvrez à la dame de la maison. La dame de la maison se trouve à l'intérieur »<sup>16</sup> (Arteaga 2009 : 65-66). La menace adopte un aspect extrêmement concret lorsque la veuve découvre l'intérieur de la maison :

Il ne restait sur les murs que les crochets qui avaient soutenu en leur temps les tapisseries. Au sol, il ne restait pas le moindre tapis. Dans les placards, seul le dessin formé par les traces de poussière révélait la présence de ce qui fut de la vaisselle. Les rideaux avaient disparu et les coffres étaient complètement vides. Pas un seul lit, pas le moindre bout de soie sur le tissu des baldaquins qui semblaient avoir été arrachés de leurs anneaux. Ils avaient tout emporté, absolument tout.<sup>17</sup> (Arteaga 2009 : 67)

L'espace littéralement pillé matérialise la cupidité des rivaux. À ce stade, López de Mendoza n'a encore pris aucune décision et c'est sa mère Leonor qui assure en quelque sorte une régence mouvementée. La situation est donc curieusement semblable à celle du jeune Jean II également placé sous tutelle et dont les intérêts sont pareillement menacés. López de Mendoza hérite des domaines de son père mais simultanément de problèmes qui ne trouveront d'issue que bien plus tard.

<sup>14</sup> « Sabéis muy bien, pero os lo recuerdo por si se os ha olvidado, que Juan Téllez de Castilla, vuestro anterior marido, fue también mi padre. Cuando murió en Aljubarrota, heredé. No podéis despojarme de mis derechos, de lo que es mío. No podéis – le gritó a su madre [...] –, no podéis... No podéis beneficiar a vuestros hijos pequeños con lo que es mío. Son unos mal criados, unos... ¿Acaso olvidáis que soy nieta del rey Enrique II de Castilla y bisnieta de Alfonso XI? ¡Tengo sangre real! [...]. Os aseguro que nadie, ni siquiera vos, me va a arrebatar lo que me pertenece! ¡Y esos, mucho menos! ».

<sup>15</sup> « No me importa que holguéis más asiduamente con vuestra sobrina que con vuestra propia esposa [...]. Temo el día que me presente allí con vuestros hijos [...] ».

<sup>16</sup> « ¡Abrid la puerta a la señora de esta casa! La señora de esta casa está dentro ».

<sup>17</sup> « En las paredes sólo quedaban las alcayatas de las que alguna vez colgaron los tapices. En el suelo no quedaba ni una sola alfombra. En las alacenas sólo se dibujaban las marcas de polvo donde un día estuvieron las vajillas. Habían desaparecido las cortinas, y las arcas estaban completamente vacías. Ni una cama, ni una sola seda en las telas de los doseles, que parecían haber sido arrancadas de sus argollas. Todo, absolutamente todo, se lo habían llevado ».

Par la suite, Mendoza ne pourra même pas compter sur l'appui de la couronne. La décision inattendue du roi est d'autant plus injuste qu'elle survient alors que Mendoza accomplit son devoir : « Le Roi, profitant de mon absence, m'avait trahi ; il avait tranché le litige qui depuis des années m'opposait à ma demi-sœur Alfonsa et à son fils [...] en les autorisant à prendre possession de certaines vallées des Asturies que ma mère m'avait laissées en héritage »<sup>18</sup> (Arteaga 2009 : 273).

Le tableau dressé invite à une plus grande nuance. Mendoza n'est plus le conspirateur et le calculateur que l'on supposait. Il est également victime d'autres conspirations et tenu de défendre ce qui lui revient de droit au prix de tensions et d'efforts qui finissent par l'user. C'est ce qui fait dire au personnage, sur le ton de la désillusion : « Je suis épuisé d'avoir à conserver ce qui m'appartient par la force »<sup>19</sup> (Arteaga 2009 : 316).

## 2. 2. Entre Castille et Aragon

Les va-et-vient constants entre la Castille et l'Aragon vont recevoir un traitement semblable. Le rappel historique nous a permis de constater que López de Mendoza vit une période de bouleversements qui conduit à l'affrontement entre Aragonais et Castillans. Ces données historiques sont récupérées dans le roman afin de suggérer que les circonstances s'imposent à l'homme de son temps. Telle est la ligne directrice que se propose de suivre le roman dans ce projet de réhabilitation. Les événements parfaitement datés constituent le socle même du roman historique mais servent également d'éléments à décharge en faveur du personnage de Mendoza. L'Histoire se place au service de la fiction et chaque fait historique justifie les agissements de López de Mendoza. C'est bien un concours de circonstances qui place Ferdinand à la tête de l'Aragon alors que le jeune Íñigo est *copero* du régent. L'Histoire s'impose à lui et l'entraîne vers la couronne voisine et rivale. C'est parce que ses domaines sont effectivement menacés qu'il n'a d'autre choix que de s'en remettre à l'autorité royale dans le but d'obtenir la confirmation de ce qu'attestait déjà le testament de son père. C'est bien le roi de Castille qui commet l'indélicatesse de se prononcer contre les intérêts de Mendoza. C'est bien Luna qui menace les grandes familles de façon arbitraire. En fait, un responsable est clairement désigné dans le roman. Si les infants d'Aragon se montrent si arrogants, si Luna a les mains libres pour agir à sa guise, c'est que le roi n'est pas à la hauteur de ses fonctions. C'est la fidélité de López de Mendoza envers la Castille qui le conduit paradoxalement vers l'Aragon car lorsqu'il s'associe aux ligues des infants, ce n'est jamais pour s'en prendre à Jean II, mais pour en finir avec les abus de Luna. Ce qui motive le poète dans son rapprochement vers les infants d'Aragon, c'est la puissance que ces derniers supposent, puissance sans laquelle les espoirs de renverser Luna restent bien minces. En agissant de la sorte, Mendoza se comporte comme un fidèle partisan de Jean II. Son implication aux côtés du clan aragonais est uniquement motivée par le désir de libérer le roi castillan de la tutelle de son favori. López de Mendoza ne se trompe pas d'ennemi et son implication dans les ligues nobiliaires est exclusivement motivée par sa volonté de se débarrasser d'un favori ambitieux, cupide et menaçant. Le chapitre 10 structuré autour des événements de Tordesillas en 1420 insiste plus que tout autre sur la volonté de López de Mendoza de ne surtout pas s'en prendre à la personne du roi. L'épisode est de loin le plus ambigu sur ce point. Les chroniques l'attestent, Íñigo López de Mendoza fait bien partie des nobles impliqués dans ce rapt. Le roman souligne avec insistance que les événements se sont imposés au futur marquis qui devait prendre parti pour l'un des clans sous peine de passer pour un lâche :

<sup>18</sup> « El Rey, aprovechando mi ausencia, me había traicionado; había resuelto el pleito que desde hacía años mantenía con mi hermanastra Alfonsa y su hijo [...] y les otorgaba la posesión de algunos de los valles de las Asturias que mi madre me había dejado en herencia ».

<sup>19</sup> « estoy cansado de conservar mi propiedad por la fuerza ».

J'ai doublement été guidé dans ma prise de décision finale. D'une part, par mon oncle Juan Hurtado de Mendoza, Premier Majordome du Roi. Il me garantissait un retournement imminent dans les décisions du monarque. D'autre part, par mon précepteur don Gutierre qui était convaincu que, comme je l'avais toujours fait dans mon enfance, je me plierais à ses recommandations. Et c'est effectivement ce qu'il advint : je pris le parti de l'enfant Henri.

Je n'eus d'autre choix que de m'accrocher à cette décision sans plus attendre car mes tergiversations ainsi que mon manque d'audace commençaient à délier les langues les plus acerbes.<sup>20</sup> (Arteaga 2009 : 146-147)

Ce n'est que sur le chemin de Tordesillas que López de Mendoza recevra de son cousin Fernán les informations relatives à l'expédition dans laquelle le poète se trouve impliqué. L'ignorance de Mendoza constitue un premier élément permettant d'atténuer considérablement le degré d'implication du jeune noble. L'indignation dont fait preuve Íñigo est révélatrice du respect que suppose pour lui la figure du monarque :

— Je ne trouve pas cela très net, surtout si l'on considère les querelles qui existent entre les deux frères. Et si pour une raison quelconque notre Roi refuse ?

— C'est pour cela que nous nous rendons là-bas – répondit Fernán en souriant.

J'ouvris des yeux comme des soucoupes sans trop comprendre. [...]

Je regrette, Fernán. Que le refus provienne du Roi ou de son favori, en quoi devons-nous intervenir ? [...] Qu'entends-tu par ce d'une manière ou d'une autre ? – demandai-je nerveux et en avalant ma salive. [...]. Un frisson parcourut mon dos.

— Fernán, te rends-tu compte que tu me parles de retenir le Roi contre sa volonté ? Tu peux présenter la chose dans un sens ou dans l'autre, cela n'en est pas moins un enlèvement déguisé.

[...]— À ma connaissance, je n'ai juré fidélité qu'au roi de Castille ! Les intentions de ses cousins ne regardent qu'eux.<sup>21</sup> (Arteaga 2009 : 148-149)

La loyauté sans faille de López de Mendoza semble incompatible avec les événements qui sont sur le point de se produire. Le roman se charge d'ailleurs de souligner le mal-être qui s'empare du poète : « Ils m'avaient donné des arguments qui ne finissaient pas de me convaincre. Ne se rendaient-ils pas compte qu'enlever le roi pourrait être perçu comme une trahison ? »<sup>22</sup> (Arteaga 2009 : 150).

Un détail vient compléter cette stratégie de réhabilitation. C'est don Gutierre qui vient chercher son jeune disciple pour l'enrôler dans l'entreprise. Le respect et la confiance que don Gutierre inspire rendent inconcevable toute forme d'opposition. López de Mendoza, au moment où don Gutierre fait irruption devant lui se trouve chez le sellier. Ce dernier n'aura pas le temps d'achever son travail :

— Íñigo, le moment est venu et nous devons partir sur-le-champ.

<sup>20</sup> « Dos manos me ayudaron a tomar la decisión final. De un lado, mi tío Juan Hurtado de Mendoza, que era mayordomo mayor del Rey, me aseguraba un vuelco inmediato en las decisiones reales. De otro, mi maestro don Gutierre, que dio por hecho que, como siempre había hecho desde niño, me plegaría a sus consejos. Y así fue, efectivamente: me incliné por el partido del infante don Enrique.

No tuve más remedio que agarrarme a esa decisión sin más dilaciones, ya que mi demora y falta de arrojo comenzaba a afilar las lenguas más viperinas».

<sup>21</sup> « — No me parece demasiado limpio, sobre todo teniendo en cuenta las rencillas que existen entre los dos hermanos. ¿Y si por alguna razón nuestro Rey lo rechaza?

— Para eso vamos – sonrió Fernán.

Abrí los ojos como platos sin comprender demasiado. [...]

Lo siento, Fernán. Venga el rechazo de mano del Rey o de su valido, ¿qué tenemos nosotros que hacer? [...] ¿A qué os referís con ese como sea? —pregunté nervioso y tragando saliva. [...]. Un escalofrío me recorrió la espalda.

— Fernán, ¿os dais cuenta de que me estáis hablando de retener al Rey contra su voluntad? Podréis disfrazarlo como queráis, pero al fin y al cabo siempre será un secuestro encubierto.

[...]— ¡Que yo sepa, lo único que he jurado es fidelidad al rey de Castilla! Lo que sus primos pretendan es cosa suya ».

<sup>22</sup> « Me habían dado unos razonamientos que no me convencían. ¿Es que no se daban cuenta de que secuestrar al Rey podría ser una traición? ».

À peine avais-je posé les pieds sur le sol que son écuyer retira des tréteaux en bois la selle encore chaude et il la sangla sur le dos d'un animal famélique qu'il avait amené. [...]. Alors que je montais, je cherchai où placer ma botte. Voyant cela, le sellier s'excusa.

— Désolé, monsieur, je ne savais pas que vous l'emporteriez aujourd'hui même. Elle n'a pas encore d'étriers [...].

— Peu importe –l'interrompit don Gutierre–. [...].

Il prit mes rênes et tira dessus, tout en éperonnant son cheval. Nous partîmes au galop<sup>23</sup>. (Arteaga 2009 : 147)

Il ressort de cet extrait que le jeune noble n'est pas maître de ses agissements. L'autorité du tuteur ne peut être remise en question et aucune indication n'est fournie concernant le motif de ce déplacement précipité. Par ailleurs, la monture obéit aux ordres d'une tierce personne. Enfin, cette longue chevauchée sans étriers est bien le signe de l'implication forcée et inattendue du personnage. Constamment tiraillé entre la Castille et l'Aragon, fidèle au roi castillan mais farouchement opposé au favori, menacé sur ses terres par ses rivaux ou par son propre monarque, López de Mendoza semble condamné à effectuer des choix qu'il aurait préféré éviter. Cet aspect est largement exploité par le roman. Divers commentaires que Mendoza transcrit font état de ses réflexions autour de la notion de choix. Le problème adopte des aspects multiples. En premier lieu, nous l'avons souligné à plusieurs reprises, le contexte politique impose constamment une prise de décision ferme et claire : s'engager pour la Castille ou pour l'Aragon, s'allier aux infants ou soutenir le monarque castillan. Toutefois, les choses ne sont pas nécessairement si tranchées. Luna est d'ailleurs le responsable principal de cette absence de clarté. En se montrant particulièrement agressif envers la noblesse qui ne tolère pas ses abus de pouvoir, il est à l'origine de l'ambiguïté profonde qui domine la politique sous le règne de Jean II. La volonté de dénoncer les abus de pouvoir de Luna exige que l'on s'associe à d'autres, que l'on constitue une ligue. Il est évident que l'agitation liée au contexte et l'ambition démesurée de Luna imposent que l'on n'agisse pas seul. Prendre parti est donc inévitable et l'on attend de López de Mendoza, et ce dès son plus jeune âge, qu'il se prononce en faveur d'un camp. La mère du jeune Íñigo s'emploie d'ailleurs à inculquer à son fils des principes fondamentaux destinés à lui permettre d'effectuer les choix les plus judicieux en matière d'alliances : « Tu devras prochainement combattre avec beaucoup d'entre eux et c'est la meilleure façon [...] de choisir opportunément la faction à laquelle tu t'uniras définitivement. Ainsi, tu feras ton choix en connaissance de cause »<sup>24</sup> (Arteaga 2009 : 108).

C'est l'insouciance de la jeunesse qui guide les paroles d'Íñigo lorsqu'il fait en sorte de rassurer sa mère :

— Mère, je pense qu'il s'agit simplement de choisir la faction la plus appropriée. [...]. Vous m'avez appris à distinguer le bien du mal, à me rapprocher des personnes les plus utiles sans éveiller les soupçons et à discerner ce qui convient le mieux à chaque situation. [...].

<sup>23</sup> « — Íñigo, la hora ha llegado y debemos partir de inmediato.

Apenas puse el pie en tierra, su escudero tomó la silla aún caliente del lomo del caballo de madera y la cinchó a los lomos de un famélico animal que traía. [...]. Al montar, busqué dónde posar mi bota. Al verlo, el guarnicionero se excusó.

— Lo siento, señor, no sabía que hoy mismo se la llevaría. Aún no tiene los estribos [...].

— Es igual –interrumpió don Gutierre–. [...].

Agarró mis riendas y tiró de ellas, al tiempo que espoleaba su corcel y salimos al galope ».

<sup>24</sup> « Con muchos de ellos habréis de lidiar en un futuro y es la manera más segura de que [...] decidáis acertadamente en qué bando quedáis definitivamente. Así elegiréis con conocimiento de causa ».

— Íñigo, parfois les choses ne sont pas aussi simples qu'elles en ont l'air. Je puis t'assurer qu'à plus d'une reprise tu te trouveras face à deux chemins sans qu'il te soit possible d'éviter de choisir<sup>25</sup>. (Arteaga 2009 : 111)

Il ne faudra que quelques années à Íñigo pour mesurer pleinement l'ampleur de ce type de responsabilité. Ce qui était pour lui une évidence d'un point de vue théorique acquiert dans la pratique une tout autre dimension : « Je dois reconnaître que cela ne me plaisait guère. Toutefois, que je le veuille ou pas, tôt ou tard, je me trouverais, comme tous les autres, dans l'obligation de choisir une faction malgré mon serment de fidélité à Jean de Castille. »<sup>26</sup> (Arteaga 2009 : 145)

Pour López de Mendoza, la menace exercée par Luna sur les intérêts de la noblesse transforme le favori en ennemi redoutable. Combattre le favori est donc une évidence pour le poète et agir de façon collective en est une autre. Cela ne règle pas le problème fondamental. Il est effectivement délicat de s'en prendre à Luna sans donner l'impression de se soulever contre l'autorité du roi. Les réflexions de Mendoza intégrées dans le roman permettent de rappeler sa fidélité permanente vis-à-vis du roi de Castille : « Peu de temps après, le roi de Castille en personne, informé de mon silence, réclamait mon indispensable engagement pour le libérer de ses oppresseurs. J'eus alors la certitude que mes jours de repos touchaient à leur fin. En effet, ce qu'ils ignoraient, c'était que le roi de Navarre en personne, quelques jours auparavant, m'avait également demandé de lui jurer fidélité »<sup>27</sup> (Arteaga 2009 : 314).

Les quelques lignes ci-dessus visent à démontrer que la volonté de ne pas appartenir à un clan n'a d'autre effet que de créer davantage de confusion. Le roman s'applique à souligner que la position de Mendoza entre Castille et Aragon est loin d'être le reflet d'un manque de constance ou le signe d'une quelconque ambiguïté. Il s'agit davantage pour le personnage d'une source permanente de tourments et d'inquiétude : « [...] je pus constater qu'un grand nombre de voix, un nombre probablement excessif, s'élevait pour me reprocher ouvertement de jouer sur deux tableaux »<sup>28</sup> (Arteaga 2009 : 198).

Comme nous pouvons le constater, la réhabilitation passe essentiellement par un rappel du contexte qui précise la spécificité des rapports exceptionnels entre les deux couronnes. La stratégie de la pseudo-autobiographie offre également la possibilité d'accéder aux réflexions personnelles menées par le personnage. Elles reflètent systématiquement le doute, la nuance, la fidélité envers Jean II, la vaine volonté de se tenir à distance. Mendoza n'apparaît plus comme un intrigant intéressé. Tous les épisodes du roman qui le rapprochent d'un être cher en sont le témoignage.

## 2. 3. La dimension humaine du personnage

Fernando de Pulgar fait largement état des difficultés multiples auxquelles se vit confronté le poète :

Après la mort de son père [...] puis de Leonor de la Vega, sa mère, alors qu'il était encore très jeune, ses domaines des Asturies de Santillana ainsi qu'une grande partie

<sup>25</sup> « — Madre, creo que sólo es cuestión de elegir el bando adecuado. [...]. Vos me habéis enseñado a diferenciar el bien del mal, a acercarme al hombro más provechoso sin levantar sospechas y a discernir qué es lo más conveniente en cada momento. [...] »

— Íñigo, a veces las cosas no son tan sencillas como puedan parecer. Os puedo asegurar que en más de una ocasión os encontraréis ante dos caminos sin posibilidad de otra alternativa ».

<sup>26</sup> « Aquello he de confesar que no me gustaba, pero, quisiese o no, yo, como los demás, tarde o temprano me vería obligado a elegir un bando, a pesar de haber jurado fidelidad a don Juan de Castilla ».

<sup>27</sup> « Pocos días después, el mismo rey de Castilla, que conocía mi silencio, me pedía la implicación necesaria para liberarle de sus opresores. Entonces tuve la certeza de que mis días de descanso se habían terminado, porque lo que ellos no sabían era que el mismo rey de Navarra, días atrás, también me había solicitado fidelidad ».

<sup>28</sup> « [...] pude comprobar que había muchos, demasiados tal vez, que me acusaban abiertamente de jugar a dos bandas ».

de ses autres possessions furent occupés. Dès qu'il fut en âge de comprendre que l'on portait atteinte à son patrimoine, sa réaction motivée par le bon sens ainsi que son courage obstiné le poussèrent à entreprendre des démarches d'une diligence telle que, tantôt en ayant recours à la justice tantôt aux armes, il récupéra toutes ses possessions.<sup>29</sup> (Pulgar 2007 : 104)

Les chroniques ne manquent pas de mentionner le nom de López de Mendoza et rendent possible le repérage et la datation exacts de chaque prise de position du poète dans les affaires du royaume : « Le 21 avril, Íñigo López de Mendoza prit par les armes Huelma, ville sous domination arabe A 21 de abril, tomó Yñigo López de Mendoza, por fuerça de armas, a Huelma, vna villa de moros. »<sup>30</sup> (*Crónica del Halconero* 2006 : 252). Cette implication clairement établie est perceptible dans le roman historique qui se doit de prendre appui sur la réalité transmise par l'Histoire. Le genre même du roman historique repose sur ce principe :

[...] l'action et les personnages se situent dans un passé historique, établissant ainsi une distance temporelle (plus ou moins grande) entre le monde révolu dans lequel se déroule l'histoire et agissent les personnages, et le monde actuel des lecteurs. De plus, ce passé ne relève pas de la légende ou du fantastique, mais il est concret, daté, identifiable.<sup>31</sup> (Fernández Prieto 1996 : 213)

En revanche, le roman laisse carte blanche en ce qui concerne la vie privée du personnage. S'il nous est possible de reconstituer la lignée dont est issu le poète et si nous disposons du testament (Foulché-Delbosc 1911 : 114-133) de López de Mendoza, nous ne sommes que peu renseignés sur le type de rapports que le poète avait noués avec ses proches. Le roman profite de cette lacune et développe cette facette du personnage, le dotant ainsi d'une dimension humaine plus consistante. Le roman historique, malgré la charge de données datées injectées dans le texte, demeure avant tout un roman et donc une fiction. Cette liberté propre au roman nous permet de découvrir les doutes, les inquiétudes, les sentiments, les satisfactions, les peines mais également les faiblesses de l'homme. Paradoxalement les faiblesses grandissent le poète / personnage en réduisant la distance par rapport au lecteur. Cet homme qui doute, qui veut protéger les siens, qui aime tendrement son épouse, qui s'émeut lors de la naissance d'un de ses enfants n'est finalement pas si éloigné de chacun d'entre nous : « C'est à ce moment que, avec un sourire qui révélait un bonheur profond, elle me murmura quelle attendait de nouveau un enfant. [...] Je l'embrassai avec passion et débordant de joie »<sup>32</sup>. (Arteaga 2009 : 139). Aucun document historique n'est en mesure de développer cette dimension humaine de López de Mendoza. Le roman d'Almudena de Arteaga y consacre une attention particulière : « Deux jours seulement après l'arrivée de Fernán, Catalina accoucha. Cette fois-ci je me trouvai à ses côtés, ce qui me remplit de joie »<sup>33</sup>. (Arteaga 2009 : 162). Le rapport privilégié que le poète établit avec sa fille Mencía s'inscrit dans cette même perspective. Ce rapport de confiance tissé entre fille et père facilite l'aveu du futur marquis. À la question posée par Mencía (« Et que désirez-vous plus que tout, cher père ? »<sup>34</sup>), Mendoza

<sup>29</sup> « Muertos [...] su padre, e doña Leonor de la Vega, su madre, e quedando bien pequeño de edad, le fueron ocupas las Asturias de Santillana e grand parte de los otros sus bienes. E como fue en edad que conoció ser defraudado en su patrimonio, la necesidad que despierta el buen entendimiento e el corazón grande que no dexa caer sus cosas, le fizieron poner tal diligencia que, vezes por justicia vezes por las armas, recobró todos sus bienes ».

<sup>30</sup> « A 21 de abril, tomó Yñigo López de Mendoza, por fuerça de armas, a Huelma, vna villa de moros ».

<sup>31</sup> « [...] la acción y los personajes se sitúan en un periodo del pasado histórico, estableciendo así una distancia temporal (mayor o menor) entre el mundo prétérito en que transcurre la historia y actúan los personajes, y el mundo actual de los lectores. Además ese pasado no es legendario o fantástico, sino concreto, datado, y reconocible ».

<sup>32</sup> « Entonces, con una sonrisa de profunda alegría, me susurró que estaba de nuevo embarazada. [...] La besé con pasión y con un enorme regocijo [...] ».

<sup>33</sup> « Fue sólo dos días después de la llegada de Fernán cuando Catalina se puso de parto. En esta ocasión sí estuve a su lado, lo cual me llenó de alegría ».

<sup>34</sup> « Y ¿qué es lo que anheláis vos, querido padre ? ».

répond avec une franchise qui laisse entrevoir une part de naïveté : « Un titre de noblesse, ma fille – dis-je sur le champ –. C’est la seule chose à laquelle j’aspire depuis plus de dix ans »<sup>35</sup> (Arteaga 2009 : 332). Loin de l’image traditionnelle de l’intrigant conspirateur, cette pseudo-autobiographie nous fait découvrir un López de Mendoza sensible, préoccupé par le devenir de sa lignée, rempli de tendresse et d’illusions. Cette stratégie permet la mise à distance de l’image de courtisan exclusivement guidé par le goût de l’intrigue et renforce l’impression de sincérité qui se dégage du texte.

Nous allons à présent constater que le choix même du genre dont relève le texte contribue également à cet effort de réhabilitation entrepris par la descendante du marquis.

### 3. La mise en place d’un système narratologique spécifique

#### 3. 1. Les principes du roman historique

De nombreux aspects formels viennent confirmer l’appartenance au genre du roman historique. Le premier contact que constitue le paratexte est particulièrement riche de ce point de vue. Le titre révèle une multitude d’informations : thème, cadre historique, identification du personnage principal, genre. Le titre du roman historique correspond généralement au nom du protagoniste principal dont la vie est retracée. C’est bien le cas dans le roman qui nous concerne. Ce principe accorde d’ores et déjà une position de choix au personnage qui occupera le cœur de la fiction. Il est intéressant de remarquer que le processus de réhabilitation prend forme dès les premiers éléments du paratexte. Almudena de Arteaga fait le choix judicieux de retenir l’identité la plus prestigieuse de son ancêtre. La mort de Santillana se produit en 1458. La découverte du manuscrit autobiographique permet de céder la parole à López de Mendoza. Le principe de l’autobiographie facilite la distorsion temporelle constatée dès le chapitre 2 dont les événements narrés renvoient à l’enfance du jeune Íñigo en 1403. López de Mendoza obtiendra le titre prestigieux de Marquis de Santillane en 1445. L’action du roman s’étend donc sur une période de 55 ans, entre 1403 et 1458. Le personnage ne jouit du prestige lié à son titre que sur les 13 dernières années de sa vie. C’est pourtant bien ce titre de noblesse qui sert de titre au roman qui prétend retracer la quasi-totalité de la vie de López de Mendoza. Ce choix est révélateur de la volonté marquée de magnifier le personnage dont nous sommes sur le point de découvrir l’autobiographie.

Une autre caractéristique du genre consiste à faire accompagner le titre d’un sous-titre : *Un roman qui va au-delà de l’Histoire (Una novela que va más allá de la historia)*. Il est en effet fréquent que le sous-titre affiche l’intention de révéler la vérité sur le personnage central ou sur la période concernée. Ce roman qui va au-delà de l’histoire serait donc censé apporter un éclairage nouveau sur le personnage du noble castillan. Il invite à reconsidérer le rôle historique de Mendoza dans le contexte tumultueux qui fut le sien. Le sous-titre annonce quelque chose de nouveau et confirme par la même occasion le rapport de complémentarité entre fiction et Histoire. Les chapitres précédés d’un titre ainsi que la présence d’un épilogue sont autant de repères formels complémentaires qui garantissent l’intégration du roman dans la catégorie des romans historiques. Le rapport au temps est une donnée générique qui ne laisse aucune place au doute. Il s’agit peut-être de la caractéristique première du genre. Une distance clairement établie sépare le temps du récit du temps de l’histoire. Le roman publié en 2009 retrace les principaux événements du règne de Jean II de Castille (1406-1454). La fille du poète découvre, le jour du décès de son père, un manuscrit supposé être l’autobiographie du Marquis. Elle se plonge dans la lecture de ce document qui la fascine et parcourt de la sorte le récit linéaire de la vie de son père entre 1403 et 1458. La structure du roman impose un enchaînement complexe de voix assumant la narration. Un prologue apporte des précisions

<sup>35</sup> « Un título, hija mía -dije de inmediato-. Es lo único que ansío desde hace más de una década ».

nécessaires à la bonne appréhension du contexte. La narration du premier chapitre est prise en charge par une troisième personne qui assume simultanément la fonction de narratrice et de protagoniste : la fille du Marquis. La découverte du manuscrit conduit, dès le chapitre suivant, à un effacement de cette troisième personne. La lecture du manuscrit facilite le glissement vers la première personne du singulier. Le Marquis reprend pour ainsi dire la parole après sa disparition. Ce procédé suggère que la production écrite de cet homme marquant du xv<sup>e</sup> siècle lui concède un degré certain d'immortalité. L'épilogue donne à nouveau la parole à Mencía afin de refermer de façon cohérente le système narratif mis en place. Fernando Gómez Redondo (2006 : 359) considère que « les jeux avec les voix narratives, les divers procédés de focalisation, la combinaison de plusieurs temporalités, la découverte d'espaces inconnus constituent les mécanismes les plus novateurs à partir desquels ces textes sont élaborés »<sup>36</sup>.

Un principe essentiel demeure l'identification formelle du contexte. Les faits sont avérés et confirmés par la documentation historique. Chaque titre de chapitre est associé à une date précise. Toutefois, le romancier conserve une liberté de création totale. Cette liberté permet précisément de disposer de la latitude suffisante pour justifier ou interpréter le passé évoqué. Margarita Almela (2006 : 103) souligne également la présence de personnages spécifiques qui contribuent à l'identification du genre : « [...] des astrologues, des nécromanciens ou des voyants qui appartiennent généralement à des races marginales – arabes, juifs ou gitans –, de même que des médecins, essentiellement juifs. D'où le rôle de la magie dans l'intrigue principale »<sup>37</sup>. C'est à cette tradition propre au genre que l'on doit la présence du personnage de Don Enrique. Marginal par son aspect, absorbé par ses prédictions au point de se déconnecter de la réalité qui l'entoure, ce personnage intervient systématiquement pour annoncer les temps forts de l'histoire de la lignée des Mendoza.

Si l'ensemble des éléments relevés jusqu'à présent renvoie sans équivoque aux codes d'écriture du roman historique, un aspect du roman d'Almudena de Arteaga semble pourtant s'en écarter. Dès lors que le manuscrit est découvert par la narratrice, la lecture du document laisse la parole au Marquis lui-même. L'essentiel de la narration s'effectue donc à la première personne, procédé qui relève davantage de l'autobiographie.

### 3. 2. L'intérêt de l'autobiographie

Maryse Bertrand de Muñoz précise clairement que le récit à la première personne ne constitue généralement pas la norme. « Le récit historique [...] est généralement rédigé à la troisième personne [...] »<sup>38</sup> (Bertrand de Muñoz 1996 : 22). La découverte du manuscrit facilite le glissement du roman historique vers le récit autobiographique. La chose est loin d'être anodine dans ce projet de réhabilitation. Tout se met en place par rapport à ce personnage qui assume les multiples fonctions de témoin, acteur, narrateur et auteur. Par ailleurs, en découvrant le précieux document après la mort de son auteur, le roman souligne l'immortalité à laquelle a pu accéder le Marquis par le biais de l'écriture. Enfin, rien n'est plus efficace que l'autobiographie si l'objectif poursuivi est la justification des actes du passé. Or, c'est bien ce à quoi nous invite le roman. Il s'agit de nuancer une vision excessivement négative associée au personnage. Le texte se charge d'effectuer les rappels qui s'imposent afin de nuancer cette image. Selon Maryse Bertrand Muñoz (1996 : 22), l'autobiographie constitue le moyen le plus adapté en pareilles circonstances. C'est ce qui la conduit à affirmer ce qui suit : « L'autobiographie [...] tend fréquemment à justifier le comportement passé de l'auteur-

<sup>36</sup> « [...] los juegos con las voces narrativas, los diversos procesos de focalización, la combinación de varias líneas de temporalidad, el descubrimiento de espacios desconocidos representan los mecanismos más novedosos con que estos textos se construyen ».

<sup>37</sup> « [...] astrólogos, nigromantes o videntes, que suelen pertenecer a razas marginales –árabes, judíos o gitanos–, así como médicos, generalmente judíos. De aquí la funcionalidad de la magia en la intriga principal ».

<sup>38</sup> « El relato histórico [...] se escribe generalmente en tercera persona [...] ».



narrateur [...] : il s'agit davantage d'un dialogue entre un "je" qui s'autoexhibe et qui fait en sorte de révéler les raisons de ses actes et un "tu" à qui il s'adresse en même temps qu'à l'ensemble des lecteurs »<sup>39</sup>. Le texte élaboré par le Marquis personnage offre ainsi une relecture de l'Histoire et de la vie d'un homme dont la plupart des actes reste en étroite relation avec ce passé tumultueux. Le roman *El Marqués de Santillana* invite à reconsidérer le rôle de López de Mendoza dans la vie politique de son temps. La dimension autobiographique dote, par la même occasion, la fiction d'une charge de sincérité. Tous les éléments qui relèvent de la vie familiale du personnage contribuent à cet effet de sincérité. Rien n'est innocent dans la démarche car, comme le signale Celia Fernández Prieto (1996 : 214) :

[...] nous rencontrons dans les dernières décennies un roman historique qui affiche son caractère de glose, sa dimension métanarrative et hypertextuelle : le présent relit et revisite le passé depuis son positionnement idéologique et épistémologique. Le projet naïf de prétendre reconstruire le passé tel qu'il fut s'est effondré ; le roman historique ne s'approprie pas un passé réel mais un passé narré<sup>40</sup>.

L'objectif n'est donc pas de prétendre offrir au lecteur la version officielle de l'Histoire, mais de faire entendre une voix dissonante qui aura le mérite de suggérer que la position de l'historiographie vis-à-vis de López de Mendoza mérite d'être reconsidérée. Cet objectif ne peut s'atteindre que par la fusion de l'Histoire et de la fiction. Par ailleurs, le système de l'autobiographie accorde au personnage de López de Mendoza une prépondérance qui le situe systématiquement au-dessus de tous les autres personnages qui n'existent que par rapport au Marquis. Il s'agit là d'un procédé supplémentaire destiné à accroître le prestige associé au noble castillan. L'intégration de textes cités obéit au même principe. L'identification effective de textes authentiques confère aux textes apocryphes une légitimité supérieure. C'est ainsi que le texte élaboré par le personnage en guise de préambule à son autobiographie (Arteaga 2009 : 29) côtoie des extraits en vers ou en prose issus de la production effective de López de Mendoza. Ces citations sont généralement intégrées en guise de paratexte liminaire au début de chaque chapitre, ou au sein même du texte, comme cela se produit à la fin du chapitre 11 (Arteaga 2009 : 178), lorsque la rencontre avec une charmante jeune fille allant chercher de l'eau inspire au poète quelques vers de *Serranillas* (Marqués de Santillana 1999 : 115-117).

Un dernier point reste à considérer. La plupart de ces procédés qui rattachent l'œuvre au genre du roman historique correspondent également à certaines modalités d'écriture caractéristiques d'un autre genre : la chronique.

### 3. 3. Une chronique personnelle

Les chroniques rendent compte des événements marquants survenus lors d'une période préalablement déterminée et correspondent généralement à un règne particulier. Elles retracent par le menu les faits historiques. L'objectivité ne constitue pas nécessairement la caractéristique première de la chronique. Cependant, ces textes imposent une charge de respectabilité non négligeable et ce, pour diverses raisons. Le rédacteur de la chronique est généralement contemporain des faits recensés, ce qui confère à ses écrits une autorité indéniable. De plus, le chroniqueur ne manque pas d'insérer dans son travail la transcription de documents supposés être réels. Les lettres sont nombreuses, sans qu'il soit vraiment possible de déterminer si l'auteur reproduit un document dont il dispose ou s'il s'inspire du contexte qu'il connaît pour reconstituer ces documents. La valeur de ces textes provient

<sup>39</sup> « La autobiografía [...] tiende a menudo a la justificación del comportamiento pasado del autor-narrador [...]: se trata más bien de un diálogo entre un "yo" que se autoexhibe y trata de hacer ver las razones explicativas de sus acciones frente a un "tú" y a los lectores ».

<sup>40</sup> « [...] nos encontramos en estas últimas décadas con una novela histórica que ostenta su carácter de glosa, su dimensión metanarrativa e hipertextual: el presente relea y revisita desde sus presupuestos ideológicos y epistemológicos el pasado. Se ha desmoronado el ingenuo proyecto de reconstruir el pasado tal cual fue; la novela histórica recupera no un pasado real sino un pasado narrado ».

également du respect scrupuleux de la chronologie. Enfin, la datation exacte de chaque fait consolide le caractère officiel du travail mené. La chronique peut également s'étendre au domaine privé en proposant des ouvrages clairement littéraires dont l'objectif est de redorer le blason d'un lignage particulier. C'est par exemple le cas de *El Victorial*. Dans son édition de cette œuvre, Rafael Beltrán Llavador (2001 : 61) rappelle quelques principes génériques fondamentaux. La datation et le respect de la chronologie sont des règles parfaitement observées dans ce type de production :

La chronique, à l'origine, est un genre historiographique qui présente les faits historiques dans un ordre chronologique. La chronique littéraire maintient précisément cette structure chronologique. Elle se limite généralement à un cadre spatio-temporel et à un environnement social réduit et déterminé [...]. Sa fonction consiste à étayer, à remémorer, et fréquemment à exalter des actes et des prouesses dignes de mémoire.<sup>41</sup> (Spang 1995 : 68-69).

Afin de mettre en évidence cet objectif fondamental, le roman d'Almudena de Arteaga renvoie également aux codes d'écriture des chroniques. L'intégration de matériaux extérieurs dont l'intérêt est de confirmer la fiabilité de l'ensemble – le manuscrit de Mendoza, son texte liminaire, certains de ses vers, quelques extraits de compositions en prose, les lettres (Arteaga 2009 : 217, 335) – ; un titre par chapitre qui détermine ou suggère le contenu thématique de l'unité textuelle annoncée ; une datation précise, tous ces éléments constituent autant de caractéristiques formelles communes au roman historique et à la chronique. Certes, la chronique n'est généralement pas rédigée à la première personne. Toutefois, dès le premier chapitre, une lettre du marquis suggère cette double orientation. En effet, le poète parvenu en fin de vie justifie la rédaction du manuscrit autobiographique dans une lettre faisant office de prologue. Le dernier paragraphe ne laisse aucun doute quant à l'intention de López de Mendoza : « Il s'agit de ma chronique privée. Je ne suis pas roi, mais je ne veux pas pour autant disparaître sans en laisser une trace écrite »<sup>42</sup> (Arteaga 2009 : 29). Quel intérêt représente cette référence précise au genre de la chronique privée ? La chronique retrace la vie et les actes de personnages extrêmement influents, des monarques dans la majorité des cas. Dans cette perspective, il est intéressant de relever que la vie privée de López de Mendoza est systématiquement mise en parallèle avec la vie de la famille royale.

À la mort de son époux, Leonor se rend à Guadalajara où elle est attendue pour la lecture du testament. Ses inquiétudes sont grandes car elle perçoit parfaitement que les intérêts de son fils seront menacés. López de Mendoza conserve un souvenir précis de cet épisode de la vie familiale. Le lendemain de leur arrivée à Guadalajara, il découvre sa mère absorbée par la lecture d'un livre que lui avait remis sa grand-mère. Le choix du livre transmis a essentiellement été guidé par les similitudes observées entre une situation historique précise et la situation de la famille :

En me levant le lendemain matin, je la trouvai en train de lire un livre que ma grand-mère lui avait remis avant notre départ. Il racontait la vie de María de Molina, une femme qui lutta de toutes ses forces afin de protéger son fils Ferdinand et son petit-fils, le roi Alphonse XI, au cours de leurs minorités. Ma grand-mère lui avait probablement offert un livre plein de similitudes avec l'histoire de ma mère, similitudes qui pouvaient, devait-elle supposer, la guider dans sa tâche.<sup>43</sup> (Arteaga 2009 : 64-65).

<sup>41</sup> « La crónica es, en su origen, un género historiográfico que presenta hechos históricos en un orden cronológico. La crónica literaria conserva precisamente esta estructura cronológica. Generalmente se limita a un espacio temporal y un ámbito social reducido y determinado [...]. Su función es documentar, recordar, y con frecuencia también ensalzar hechos y hazañas memorables ».

<sup>42</sup> « Es mi particular crónica. No soy rey, pero tampoco quiero desaparecer sin dejarla plasmada ».

<sup>43</sup> « Al despertar a la mañana siguiente, la encontré leyendo un libro que mi abuela le había dejado antes de salir. Era sobre la vida de María de Molina, una mujer que luchó con todas sus fuerzas para proteger las minorías de su hijo Fernando y de su nieto el rey Alfonso XI. Sin duda, mi abuela le había ofrecido un libro lleno de similitudes con la historia de mi madre, porque así, supondría, podían guiarla ».

Cela laisse entendre que les difficultés familiales sont comparables à celles rencontrées par les familles royales. Le parallélisme serait anecdotique s'il ne se répétait pas à diverses reprises. Le roi Henri III de Castille décède peu de temps après la naissance du prince héritier. La mère d'Íñigo se rend à la cour afin de présenter ses condoléances à la reine. La similitude qu'elle établit entre la situation du jeune roi et celle de son propre fils ne fait aucun doute à ses yeux :

Mon fils, quelque chose me dit que la Reine doit, d'une certaine façon, se sentir dans la situation qui fut la mienne. Du jour au lendemain, elle se retrouve seule pour défendre son fils. [...].

À cette époque, comprendre que d'une certaine façon le petit Roi menait une vie parallèle à la mienne fut une consolation à mes yeux. Lui était trop jeune et il ne devait pas comprendre ce qui se passait, mais j'étais personnellement convaincu que nos mères feraient toujours face à ceux qui voudraient s'en prendre à nous. La Reine Catherine de Lancastre pour défendre son fils, et ma mère pour me défendre moi.<sup>44</sup> (Arteaga 2009 : 78-79).

L'échange entre la mère d'Íñigo et la reine de Castille ne se limite pas aux condoléances exigées par le contexte. L'opportunité est bien trop belle pour ne pas faire dériver la conversation vers les difficultés concrètes liées à la question de la succession. Habilement, Leonor s'en remet à la reine en lui rappelant que les menaces qui pèsent sur son fils pourraient bien être identiques à celles qui s'abattront sur le jeune roi : « Majesté, je regrette de vous importuner. Je vous demande seulement de prendre la décision qui vous semble la plus adaptée et d'avoir présent à l'esprit, avant de rendre votre jugement, que mon fils Íñigo est le plus exposé dans cette affaire compliquée. Considérez, ma Reine, qu'à plus d'une reprise le roi Jean se retrouvera dans une situation semblable »<sup>45</sup> (Arteaga 2009 : 85).

Avec le temps, c'est López de Mendoza lui-même qui se permettra d'établir ce type de connexion entre le lignage familial et la famille royale. En 1420, la tension est à son comble entre les royaumes de Castille et d'Aragon. Afin de favoriser un retour à la normale, le roi Jean II épouse Marie d'Aragon en 1420. Au cours de ces noces, une autre possibilité d'union est envisagée entre Henri, infant d'Aragon, et doña Catalina, sœur du roi castillan. Face aux réserves émises à ce sujet par Leonor, López de Mendoza fait part de son point de vue. Pour lui, cette nouvelle union ne débouchera pas nécessairement sur un échec et, pour en convaincre sa mère, il ne manque pas de recourir à l'histoire familiale : « Don Enrique ne devrait pas épouser doña Catalina. — Pour quelle raison mère ? Nous aussi nous avons effectué une double union et ce fut une bonne chose. Un frère et une sœur avec la sœur et le frère d'une autre famille. Les Mendoza et les Suárez de Figueroa nous sommes unis de cette façon ».<sup>46</sup> (Arteaga 2009 : 155)

La répétition de ce travail de mise en corrélation invite le lecteur à placer sur un même plan la famille royale et la famille des Mendoza. Le prestige qu'en retire la lignée du marquis n'en est que plus considérable.

Avec ce dernier roman publié en 2009, Almudena de Arteaga propose une œuvre dont la grande originalité est que l'auteur revendique une descendance directe par rapport au personnage central. Íñigo López de Mendoza vit essentiellement sous le règne de Jean II de

<sup>44</sup> « Algo me dice, hijo mío, que la Reina debe de sentirse, en cierto modo, como me he sentido yo. De golpe y porrazos, se encuentra sola para defender a su hijo. [...] ».

En aquel momento, comprender que, en cierto modo, el pequeño Rey tenía una vida paralela a la mía me consoló. Él aún era demasiado pequeño y no podría entenderlo, pero yo ya confiaba en que nuestras madres siempre estarían frente a quienes nos acosasen. La Reina doña Catalina de Lancaster, por su hijo; mi madre, por mí ».

<sup>45</sup> « Siento, majestad, importunaros. Sólo os pido humildemente que decidáis lo que estiméis pertinente y, que antes de fallar, recordéis que el débil de este embrollo es mi hijo Íñigo. Pensad, mi Reina, que en mil circunstancias parecidas se encontrará el rey don Juan ».

<sup>46</sup> « Don Enrique no debería casarse con doña Catalina. ¿Por qué, madre? Nosotros también hicimos un doble matrimonio y ha ido bien. Hermano y hermana con hermana y hermano de otra familia. Mendozas y Suárez de Figueroa nos unimos así ».

Castille. Or, le règne de ce roi de la dynastie trastamare est caractérisé par une agitation constante. En procédant au rappel des menaces qui planent sur les domaines et les intérêts de la famille, le roman *El Marqués de Santillana* justifie les agissements de ce personnage complexe du XV<sup>e</sup> siècle. La réputation d'intrigant du poète s'en trouve ainsi atténuée et les revirements dont on pourrait lui faire le reproche trouvent dans l'œuvre une justification solide. La dimension familiale et affective contribue largement à humaniser le personnage. Les procédés d'écriture analysés viennent compléter cette stratégie de réhabilitation. Le roman historique impose l'identification d'un contexte précis et détaillé. Le principe du manuscrit découvert permet le glissement vers l'autobiographie avec ce que cela implique de sincérité. Enfin, les codes d'écriture de la chronique viennent parachever l'ensemble. Cette dernière stratégie permet d'établir, à diverses reprises, un parallélisme soutenu entre la lignée royale et la lignée familiale. Le texte adopte ainsi des allures de chronique privée. Le procédé rappelle au lecteur que López de Mendoza fait partie de ces grands hommes qui ont forgé l'Histoire de la Castille.

## Références bibliographiques citées

- Almela, Margarita (2006). «La novela histórica española durante el siglo XIX», in : Jurado Morales, José, Ed. *Reflexiones sobre la Novela Histórica*. (= Fundación Ferdinand Quiñones), Cádiz : Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz, 97-141.
- Beceiro Pita, Isabel (1991). «Doléances et ligues de la noblesse dans la Castille de la fin du Moyen Age », in : Rucquoi, Adeline, Ed. *Genèse médiévale de l'Espagne moderne. Du refus à la révolte : les résistances*, (= Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice ; 4), Nice : Université de Nice, 107-125.
- Beltrán Llavador, Rafael (2001). Introduction à l'édition de *El victorial* de Gutierre Díaz de Games, Madrid : Taurus.
- Bertrand de Muñoz, Maryse (1996). « Novela histórica, autobiografía y mito (La novela y la guerra civil española desde la transición) », in : Romera Castillo, José / Francisco Gutiérrez Carbajo, Francisco / García-Page, Mario Eds. *La novela histórica a finales del siglo XX*, Madrid : Visor Libros, 19-38.
- De Arteaga, Almudena (2009). *El Marqués de Santillana*, Madrid : Ediciones Martínez Roca.
- Deyermond, Alan (1988). « La ideología del Estado moderno en la literatura española del siglo XV », in Rucquoi, Adeline, Ed. *Realidad e imágenes del poder. España a fines de la Edad Media*, Valladolid : Ámbito, 171-193.
- Fernández Prieto, Celia (1996). « Relaciones pasado-presente en la narrativa histórica contemporánea », in Romera Castillo, José / Francisco Gutiérrez Carbajo, Francisco / García-Page, Mario Eds. *La novela histórica a finales del siglo XX*, Madrid : Visor Libros, 213-221.
- Foulché-Delbosc (1911). « Testament du Marquis de Santillane », in *Revue Hispanique* ; XXV, 114-133.
- Gerbet, Marie-Claire (1992). *Histoire des Espagnols*, Paris : Bouquins.
- Gómez Redondo, Ferdinand (2006). « La narrativa de temática medieval: Tipología de modelos textuales », in Jurado Morales, José, Ed. *Reflexiones sobre la Novela Histórica*, Cádiz : Servicio de publicaciones de la Universidad de Cádiz, 319-359.
- López de Mendoza, Íñigo (1982). *Bías contra Fortuna*. Madrid : Real Academia Española.
- Marqués de Santillana (1986). *Comedieta de Ponça*. (= Letras Hispánicas ; 249), Madrid : Cátedra.
- Marqués de Santillana (1991). *Poesías completas II*, Madrid : Alhambra.
- Marqués de Santillana (1999). *Poesía lírica*. (= Letras Hispánicas ; 475), Madrid : Cátedra.
- Mata Carriazo, Juan de, Ed. (2006). *Crónica del Halconero de Juan II Pedro Carrillo de Huete*, Granada : Editorial Universidad de Granada.

- Mata Carriazo, Juan, Ed. (1940). *Crónica de Don Álvaro de Luna Condestable de Castilla Maestre de Santiago*, (= Colección de Crónicas Españolas ; II), Madrid : Espasa-Calpe.
- Mitre Fernández, Emilio (1968). *Evolución de la nobleza en Castilla bajo Enrique III (1396-1406)*, Valladolid : Secretariado de Publicaciones de la Universidad de Valladolid.
- Mitre Fernández, Emilio (2001). « El papel militar de Don Íñigo López de Mendoza, conflictos armados y visión de la guerra en el siglo XV », in *El Marqués de Santillana, el hombre de Estado*, Vol. 2, Hondarribia : Editorial Nerea, 127-155.
- Ortiz, Lourdes (2006). « La pereza del crítico: historia-ficción », in Jurado Morales, José, Ed. *Reflexiones sobre la novela histórica*, Cádiz: Servicio de publicaciones de la Universidad de Cádiz.
- Pérez Bustamante, Rogelio (1976-1977). « El proceso de consolidación de un dominio solariego en la Castilla Bajomedieval. El señorío de la Vega (1367-1432) », in : *Altamira* ; XL, 95-143.
- Pérez Bustamante, Rogelio (1978). « Inventario de los bienes raíces de Leonor de la Vega. 1432 », in : *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos* ; LXXXI, 73-104.
- Pérez Bustamante, Rogelio (1983). *El Marqués de Santillana (biografía y documentación)*, Santillana del Mar : Taurus.
- Pérez de Guzmán, Fernán (1954). *Generaciones y semblanzas*. (= Clásicos Castellanos ; 61), Madrid : Espasa-Calpe.
- Porras Arboledas, Pedro Andrés (2009). *Juan II rey de Castilla y León*, Somonte-Cenero : Ediciones Trea.
- Pulgar, Fernando de (2007). *Claros varones de Castilla*. (= Letras Hispánicas ; 480), Madrid : Cátedra.
- Round, Nicholas (1986). *The greatest man uncrowned. A study of the fall of don Alvaro de Luna*, London : Tamesis books.
- Rucquoi, Adeline (1993). *Histoire médiévale de la Péninsule ibérique*, Paris : Editions du Seuil.
- Spang, Kurt (1995). « Apuntes para una definición de la novela histórica », in : Spang, Kurt, Ed. *La novela histórica, teoría y comentarios*, (= Serie Apuntes de Investigación sobre Géneros Literarios ; 2), Barañáin : Ediciones Universidad de Navarra.